Laure Conan (Félicité Angers)

À travers les ronces

Fragments d'un journal intime

Texte libre (domaine public), Bleu.

Laure Conan – Félicité Angers (1845-1924)

J. Hudson, S. J.

Vous m'avez dit souvent que nous étudiais de l'une vers l'autre, comme deux aimants, mais que nous étions aussi opposés. Cependant, dès le premier jour, alors que circonstances et ses propulsions mettent ainsi entre les mains d'autrui.

Mais, chère Amie, il est vrai que nous avons, en quelque sorte, le cœur de Jésus, le Cœur de Marie, et qu'il n'y a pas de jours, du moins, dans ce cœur, où nous ne puisse, en quelque sorte, nous y reposer.

Malheureuse d'abord dans la maison, elle y trouve un cœur qui comprend, qui excuse, qui aime, qui pardonne, qui console, qui consolide, qui rétablit, qui rétablit, qui rétablit

pas un arbre en arrachant ses feuilles flétries, ni en retranchant ses branches inutiles. Au contraire, ceux qui cultivent les plantes savent comme on les affaiblit en laissant la sève se consumer inutilement. Et ceux qui cultivent les âmes, que ne savent-ils pas? Qui peut dire jusqu'à quel point on se débilite dans les vains espoirs et dans les vains regrets?

4 septembre. — Oh! que de peines, que de fautes on s'épargnerait si l'on restait toujours dans le vrai, si l'on voulait comprendre qu'on n'est pas sur la terre pour être heureux.

Mais cette vérité est dure à entendre et la raison n'y sert pas à grand chose.

Non, ce n'est pas avec des raisonnements qu'on calmera jamais l'impétueuse, la brûlante passion du bonheur. Autant vaudrait essayer d'éteindre un volcan avec des morceaux de glace ou d'arrêter un torrent avec quelques branches.

Mais si la raison (la mienne du moins) est impuissante, la foi peut tout. C'est elle qui répétant sans cesse que la vie n'est pas la vie m'a sauvée de la tristesse désespérée.

Chose étrange peut-être, toutes mes peines ensemble ne m'ont pas dégoûtée de la vie comme ce que je pourrais appeler mes joies. Pauvres joies! pauvres fleurs si attendues, si cultivées, mais restées si faibles, si chétives et qui n'ont déjà plus ni éclat, ni parfum. N'en est-il pas de certaines existences comme de ces sols stériles où rien ne croîtra jamais?

5 septembre. — On peut toujours ce qu'on doit. Donc, je puis me résigner.

D'ailleurs, tout charme s'efface bientôt, paraît-il. Entre fleurs avortées et fleurs flétries, la différence est-elle si grande?

6 septembre. — Il est des dégoûts salutaires – des dégoûts qui élèvent l'âme plus que tous les enchantements, que toutes les ivresses. Je le sais, mais je ne sais pas supporter cette misère qui s'engendre de l'absence de tout sentiment vif : misère très réelle et profonde, et qui va croissant. L'habitude qui peut tant de choses ne peut rien en cela.

Si désillusionnée que l'on soit, le besoin d'aimer reste le même au fond du cœur. L'amertume de la tristesse le prouve, comme l'âcreté de la fumée prouve la présence du feu.

15 septembre. — Grand vent depuis deux jours.

Souvent, je vois de pauvres oiseaux saisis, emportés par la tempête.

Mon Dieu, que deviendrais-je sans la prière, la prière qui calme, qui fortifie.

Oui, mais il faut prier avec un cœur sincère, et ne pas entretenir ce qui en nous aime le trouble, l'agitation, l'écume.

17 septembre. — L'inexprimable tristesse de la vie ne vient-elle pas du terne qui en fait le fond. La douleur passe mais le terne demeure. Et le cœur a des exigences si impérieuses, un si terrible besoin de vie et de bonheur. Sans doute, on sait quelle effroyable disproportion il y aura toujours entre nos désirs et ce que la chétive réalité peut donner. Cependant la seule apparence d'une joie vive nous séduit, et l'on reste un peu comme les enfants qui s'imaginent qu'en montant sur une montagne, ils toucheraient le ciel avec la main.

18 septembre. — Souffrir patiemment dissipe bien des fantômes. Il faut donc tâcher de bien souffrir. Puisque le cœur est le grand coupable, n'est-il pas juste qu'il soit aussi le grand pénitent?

20 octobre. — N'est-ce pas une chose singulière comme parles qu'on a entendues toute la vie, nous touchent à certains moments.

Ce matin j'assistais à la messe et hélas, j'étais bien loin, quand le sursum corda a frappé mon oreille distraite. J'en ai ressenti une émotion profonde, un ébranlement puissant et délicieux.

Mais la couleuvre voleuse, comme disent les Indous, a bien fait son œuvre et, à part ces moments où la grâce nous soulève, l'amour de Dieu nous répugne.

Ce n'est pas, dit *l'Imitation*, ce n'est pas sans beaucoup de peines et de combats qu'on parvient à mettre en Dieu seul ses affections.

31 octobre. — Un bon prêtre m'a dit : Vous n'avez plus d'illusions, cultivez l'espérance.

Parole que j'aime. Mais qui donc songe au ciel? Il semble que ce qui n'est pas fugitif, périssable et borné, n'est pas digne de nos pensées.

Pourtant, ce soir, à genoux dans l'ombre de l'église, je pensais à la fête de demain, je pensais à cette tendre et puissante fidélité de Dieu qui nous a promis une part de son propre bonheur, et un sentiment d'inexprimable douceur me faisait pleurer.

« La clef du ciel, c'est la prière
Et Dieu l'a mise dans ma main. »

Premier novembre. — L'espérance a des clartés magnifiques, elle a aussi des ombres bien profondes, mais ces ombres sont pleines de charmes. Cet invincible besoin de bonheur, Dieu ne l'a pas mis en nous pour notre tourment. Il entend le satisfaire. Beau rêve de l'amour immortel et sans bornes! il n'y a pas de folie à vous nourrir dans mon cœur. Au contraire, c'est un devoir sacré.

Ah! si l'espérance tenait sa place dans notre âme, est-ce que la vie, au lieu de s'assombrir, n'irait pas s'embellissant, s'illuminant, comme ces chemins verdissants et réjouissants du printemps.

Qui ne sait ce que l'illusion fait de la vie à certains moments, et l'illusion, qu'est-elle? sinon l'ombre, la seule ombre de l'espérance.

31 décembre, 11 heures 30. — Je ne sais pourquoi je veille encore. J'ai cette fantaisie d'entendre sonner minuit, ou plutôt quelque chose de solennel m'obsède et ce bruit du vent qui fait tourbillonner la neige n'est pas distrayant.

Voilà l'année qui finit, qui s'en va disparaître comme les autres si loin, si à jamais hors d'atteinte.

Cette terrible rapidité avec laquelle on se sent emporter fait songer, car dans la voie où nous passons nul ne repassera jamais.

Grave pensée! et qui n'est pas sans tristesse pour ceux mêmes qui ont toujours marché dans le sable et les ronces. La jeunesse a le pas si élastique, si léger. Malgré tout, on l'aime, on voudrait la retenir.

Hé! mon Dieu! que ne voudrait-on pas? Comme volontiers souvent on se remettrait à la poursuite des chimères! Et avec quelle étrange peine on commence à réaliser soi-même l'incroyable brièveté des années!

Mon Dieu! délivrez-moi de la folie des regrets et des rêves. Faites-moi comprendre la gravité de la vie. Qu'importe qu'il me manque un peu plus qu'aux autres; aux plus favorisés il manque encore bien des choses, et sur la terre chacun connaît la tristesse profonde de l'impuissante aspiration.

Jamais nous n'aimerons comme nous aurions besoin d'aimer; jamais nous ne serons aimés comme nous aurions besoin de l'être. La réalité n'est pas le roman, et l'important dans la vie, c'est de se résigner à l'insuffisant, au vide, au froid, au terne.

Mais s'y résigner, est-ce s'en contenter? Non, Dieu ne veut pas cela, et s'il a frappé de néant nos bonheurs et nos tendresses, c'est pour nous faire mériter l'amour jusqu'à l'adoration, la joie jusqu'à l'extase.

Oh, que nous devrions bénir nos intimes tristesses! La souffrance, disait un saint, la souffrance est la fleur des biens que nous attendons.

À travers les ronces
de Laure Conan (1845-1924)
est paru, à Montréal,
dans *les Nouvelles Soirées canadiennes*
en 1883

ISBN : 978-2-89668-137-2
© Vertiges éditeur, 2009